

*A Baudouin et Dominique, qui font des
affaires avec les anges en m'attendant.
Un peu de patience, j'espère être en retard.*

T.C

Thierry Clairiot

**CAVEAT
EMPTOR**

Roman

(Que l'acheteur prenne garde !)

Editions THIEC

CAVEAT EMPTOR : Formule latine qui veut littéralement dire : « Que l'acheteur prenne garde ».

Cette formule est utilisée en droit américain pour signifier que l'acheteur doit vérifier les termes du contrat d'achat qu'il passe avec son vendeur. L'acheteur ayant failli à cette condition ne peut plus se retourner envers son vendeur qu'en cas de vices cachés.

CHAPITRES

I	Petite annonce	9
II	Le port des marchands	27
III	Période d'essai	38
IV	Hôtel Phoenix	49
V	Les vendeurs	74
VI	Le Charlie Brown	91
VII	Christiania	110
VIII	Maj, plonge et B&G	124
IX	Århus, la vente continue	148
X	Norsk fjord et Lago di Como	169
XI	Vers les terres vierges	195
XII	Chef d'équipe en Norvège	225
XIII	Enfin seul	240
XIV	Naissance d'un artiste	261

CHAPITRE I

Petite annonce

Antoine sortait de la station de métro qui débouchait sur la Place de la Nation. Il accompagnait le flot de voyageurs qui passait de l'ombre à la lumière sans que cela n'amène un simple sourire sur leurs visages gris exprimant surtout l'ennui et la résignation.

Il quittait cette odeur indéfinissable du métro parisien qui semblait immuable quelle que soit la période et la station.

Il aimait se laisser porter dans ces couloirs interminables et sinueux aux murs carrelés de ces plaques de chocolat ivoire et au sol lissé par des générations de bipèdes qui sillonnaient du matin au soir les sous-sols de la capitale.

Pour Antoine, c'était le lieu qui symbolisait le plus exactement Paris avec son passé et son actualité.

Il était rentré des Etats-Unis depuis un mois déjà et la réadaptation à la vieille Europe n'était pas si simple.

Il avait été impressionné par les paysages grandioses du Nouveau monde mais surpris par le fossé qui existait entre la façon de voir les choses selon que l'on soit placé d'un côté ou l'autre de l'Atlantique.

Il avait découvert l'espace et avalé tellement de *miles* en une si grande variété de véhicules qu'il avait encore du mal à admettre que la route ne faisait plus partie de son quotidien.

En deux mois de voyage, il avait presque fait le tour complet du continent.

Il n'avait pas dépensé un *cent* pour abattre ces distances mais avait parfois été très proche du découragement le plus profond. La pratique du *hitch-hiking* n'était pas encore passée de mode à la fin des années soixante-dix mais les

automobilistes assez généreux pour offrir un siège dans leur voiture commençaient à se faire rares.

C'était le deuxième grand voyage d'Antoine, il avait d'abord plongé dans les paysages chatoyants de l'Amérique du Sud et avait sillonné une douzaine de pays en quelques mois.

Les USA, c'était autre chose, un rêve d'adolescent maintenu hors de portée par un service d'immigration qui l'avait classé parmi les étrangers à éviter de laisser entrer.

Peu de systèmes sont incontournables, un an plus tard, un certificat de travail bidon en poche, il avait enfin pu obtenir un visa pour le pays des mangeurs *d'hamburgers*.

Sur place, il avait pu confronter son rêve à la réalité de la vie quotidienne des cow-boys modernes.

Le hasard n'allait pas laisser beaucoup de temps au mythe pour le faire voler en éclats.

Monterrey avait été sa dernière étape mexicaine, il avait traversé la frontière à Laredo et avait directement filé sur San-Antonio, grosse bourgade texane qui hésitait entre le modernisme de la grande ville verticale et l'étalement des cités qui se nourrissent de carrefours.

Une de ses premières envies de nouvel immigrant américain était de boire une bière glacée dans un *saloon* en flirtant avec une poupée blonde permanentée mais il s'était vite rendu compte que pour le demi bien frais de milieu de journée, l'offre était assez réduite. Que diable ! Si l'infusion de houblon se fait si rare, il se rabattrait sur la décoction de feuille de coca à l'eau gazeuse, d'après la publicité omniprésente, c'était la boisson à boire dans ce pays.

Effectivement, dans le *diner* où il était entré, le Coke était une boisson courante.

Il devait être trois heures de l'après-midi et Antoine n'était aux US que depuis quelques heures, il était attablé dans une

salle pleine de chromes à siroter la boisson nationale et à inspecter en détail l'endroit.

Il avait traversé la pellicule, ce n'était plus du cinéma, il était bien au pays de Kennedy et de Marilyn.

Il n'était pas très pressé, il n'avait pas d'autre programme que de rejoindre un copain en Californie qui lui avait promis de l'héberger et peut-être un petit boulot.

Il regardait son futur proche se dessiner sur la carte qu'il avait dépliée devant lui.

Los Angeles était sa destination prochaine mais il fallait choisir la route à prendre. Il avait le choix entre pénétrer le Nouveau Mexique ou longer la frontière pour rentrer en Arizona par le Sud.

Certains noms s'imposaient comme des étapes obligées : Phoenix, le grand Canyon et Las Vegas.

D'autres noms garderaient leur mystère : Truth or Consequences et Silver City sonnaient comme deux villes au lourd passé de pionniers.

Il aurait bien aimé tout voir mais le temps imposé par son visa lui était compté, il fallait faire des choix.

S'interroger sur le temps de son voyage l'ennuyait, est-ce que Jack Kerouac se serait posé ce type de question ?

Songeur, il avait refermé sa carte pour observer un type qui était assis à quelques tables de la sienne et qui commençait à créer de l'animation dans l'établissement.

Ce brave homme ne devait pas carburer qu'au Coke car il semblait, par l'incohérence de ses propos et la non maîtrise de son langage, être sous l'emprise d'un taux d'alcoolémie assez élevé.

Antoine regardait ce spectacle désolant du coin de l'œil quand la maréchaussée fit irruption dans le débit de boissons.

La serveuse, qui avait dû avoir marre des imprécations de l'ivrogne et de ses borborygmes menaçants avait tout

simplement appelé la police pour qu'ils la débarrassent de cette verrue bruyante qui enlevait toute sa classe à son petit troquet.

La police de San-Antonio ne se déplace pas en TUB Citroën hors d'âge peint en noir et blanc comme un panda, une large voiture à la suspension très souple illuminée comme un sapin de Noël s'était arrêté devant la porte toutes sirènes hurlantes.

Le flic qui en descendit en était une, d'accord, ce n'était pas Miss Texas, elle faisait bien son quintal et sa chemisette marron glacé avait bien du mal à contenir toutes ses formes.

Elle avait des Ray Ban de pilote sur le nez et avait ostensiblement en main son bâton d'émeute.

Elle comprit tout de suite où était le problème et se dirigea directement sur lui.

Le problème continuait à délirer tout seul sur les malheurs du monde sans être perturbé par l'arrivée de la représentante de la loi.

Toute convaincue de sa mission, la *policewoman* ne fit pas preuve de beaucoup de douceur dans son approche de la viande saoule.

Elle lui demanda une fois de la suivre sur un ton qui aurait fait agir les plus incertains.

Constatant l'inefficacité de son injonction, elle ne perdit pas son temps en vaines négociations. Elle contourna le siège de l'ivrogne et en le poussant brutalement aux épaules, le fit tomber de son siège. Deux secondes plus tard, elle était à califourchon sur son dos en train de lui passer les menottes.

Une minute plus tard, il était chargé à l'arrière de la voiture qui repartait aussi peu discrètement qu'il était arrivé.

Antoine avait été éberlué par la rapidité, la violence et la disproportion de l'action.

On ne rigolait pas avec les poivrots aux US, Antoine se félicita d'avoir commandé un Coke, il n'aurait pas apprécié d'être traité comme son voisin.

Il se dit que l'endroit n'était vraiment pas recommandable et décida de quitter ces lieux définitivement peu hospitaliers sur le champ.

San Antonio n'était décidément pas une ville pour lui et il prit immédiatement la direction de l'Ouest pour rejoindre au plus vite son ami en Californie. Il fit le chemin en une semaine en s'arrêtant au Grand Canyon et à Las Vegas.

Il eut un moment d'émotion à la sortie de la grande Mecque du jeu. Dans certains états, la pratique du stop est interdite, il fallait donc se montrer discret en tendant le pouce.

Les Etats-Unis sont très policés, la route est très surveillée par les *shérifs* en voiture, motos et parfois avions de surveillance.

Pour se protéger du soleil implacable, il s'était mis à l'ombre d'un grand pont autoroutier.

Il avait échappé une première fois à un motard en vadrouille pour avoir eu la bonne idée de se vider la vessie derrière un pilier au moment de son passage.

La chance ne pouvait pas être définitivement avec lui, c'est ce qu'il se dit quand il vit que le type en voiture bleue qui s'arrêtait à sa hauteur portait un uniforme marron bicolore.

Les questions furent brèves ;

-Où vas-tu ?

-Los Angeles.

-Monte.

Sans un mot de remerciement, Antoine prit place à l'avant et se vit partir vers un futur incertain.

Pas un mot d'échangé pendant les premiers *miles*, on ne discute pas avec la loi, Antoine préférait se taire et attendre de voir le sort qui lui était réservé.

Le chauffeur était pourtant assez sympa et faisait tous les efforts pour obtenir des réponses autres que YES ou NO à ses questions variées.

Antoine s'interrogeait sur la fonction réelle de son voisin quand il lui expliquait en lui montrant un petit avion qui volait au dessus de l'autoroute que c'était la police et qu'ils pouvaient contrôler la vitesse de là-haut.

Ses doutes augmentèrent quand il arrêta la voiture face à un *drugstore* isolé en pleine cambrousse et l'invita à boire un verre.

Il commanda un Coke et regarda en détails pour la première fois son flic.

Il avait un revolver à la ceinture et avait mis son chapeau pour entrer dans le bar.

Une analyse détaillée du personnage jeta le doute dans l'esprit d'Antoine. Sur la chemise du « flic », il y avait deux badges, l'un portait la mention : NEVADA SECURITY et l'autre : EL CORTEZ CASINO.

Surprise !

Ce flic n'en était pas un mais un garde de casino !

Toute la tension d'Antoine disparut en un instant et il redevint aimable.

Antoine fut soulagé par la découverte de sa méprise et la descente sur la ville des anges se passa avec beaucoup moins de tension.

Comme en roue libre, ce que fit le simili flic dès qu'il se trouva en haut de la colline qui surplombait la mégalopole.

Pendant la descente, il mit son revolver dans la boîte à gants car la loi de l'état interdisait le port d'arme visible.

Antoine quitta son chauffeur avec dans la poche deux jeux de cartes BEE N° 92 du Casino EL CORTEZ non coupés, articles d'ordinaire impossible à posséder qu'il conserva en souvenir

de son « arrestation ». Rejoindre son ami à Santa Barbara fut un jeu d'enfant.

Son séjour américain se déroula sans souci majeur, il eut la possibilité de travailler comme charpentier à Santa Barbara pour un type qui transformait en clapiers pour étudiants des maisons de la côte californienne.

La méthode était simple, il suffisait de diviser pour encaisser. Ainsi, un salon de taille normale était découpé en cinq ou six chambres par des cloisons en contreplaqué. Avec ce procédé, cet entrepreneur astucieux parvenait à loger une douzaine d'étudiants par maison. Il multipliait ainsi la rentabilité de la location par quatre.

Pendant son court séjour à Santa Barbara, Antoine aidé de son ami Marc, avait mis en place une petite affaire de revente de vélos d'occasion.

La matière première ne manquait pas, il suffisait de faire la tournée des poubelles pour en ramener plusieurs.

Les vélos n'avaient que rarement un défaut qui aurait justifié leur mise au rebut.

Ils étaient jetés souvent pour un simple câble de frein cassé ou un dérailleur défaillant.

Marc et Antoine les récupéraient et, avec quelques outils, les réparaient de leur mieux.

Ils étaient ensuite exposés devant la maison et attendaient leur nouveau propriétaire derrière une grande affiche mentionnant un prix imbattable.

Tous leurs talents cumulés de vendeurs débutants faisaient le reste quand un acheteur se présentait.

Certaines réparations ne tenaient pas la durée de l'essai et certains acheteurs revenaient le vélo à la main et le visage incrédule.

Malgré ces inconvénients ponctuels, les quelques billets verts obtenus couvraient les frais de vie et le capital était épargné.

Grâce à ces quelques occupations, l'épisode californien du voyage d'Antoine arriva vite à son terme et il dut assez rapidement reprendre la route vers Vancouver, sa prochaine destination.

Une autre rencontre sur cette route passante lui fit découvrir une facette ignorée de l'Amérique.

Au nord de San Francisco, il enchaînait les petits *lifts* qui le faisaient petit à petit remonter vers le Canada.

On voyait passer toutes sortes de véhicules sur cette *highway*. L'attente n'était pas très longue car Antoine n'avait pas un *look* très désagréable.

Il était encore très jeune et son allure très correcte pouvait laisser imaginer une compagnie agréable pour un conducteur qui craignait l'ennui.

Il était donc en bordure de la route depuis moins d'une heure lorsqu'une large Oldsmobile à la calandre ruisselante de chromes s'arrêta sur le bas-côté en soulevant un nuage de poussière.

Un homme d'une soixantaine d'années était au volant et baissa sa vitre, il montait bien au Nord et acceptait de le prendre à son bord, Antoine chargea son sac sur les sièges arrières et s'assit à ses côtés.

L'homme était très calme, c'était une caricature de retraité américain avec son chapeau à larges bords.

Ils se racontèrent les grandes lignes de leurs vies respectives comme il est d'usage de le faire dans cette situation.

Pour Antoine, le discours était simple et rodé, il avait fini ses études en France et voyageait pour découvrir le Monde avant de commencer à travailler.

L'homme trouva la démarche intéressante et lui demanda comment il finançait son voyage. Antoine lui dit qu'il cherchait à faire de petits boulots pour pouvoir voyager le plus longtemps possible.

L'homme lui expliqua qu'il habitait près d'un lac dans un *ranch* et qu'il avait un voisin qui avait des fenêtres à poser et qui pourrait probablement lui donner quelques dizaines de dollars en échange de son aide.

Le logement ne poserait aucun problème, il avait assez de place chez lui.

Il lui expliqua aussi que sa voiture était un des derniers modèles faits par la marque de cette taille, il regrettait que les fabricants s'orientent vers des modèles de plus en plus petits.

En entendant cela, Antoine pensa qu'il allait découvrir un coin d'Amérique profonde d'une totale authenticité.

Ils quittèrent donc l'axe principal pour rentrer dans les terres, une heure plus tard, ils arrivaient en bordure du lac.

Tout se présentait plus ou moins comme décrit.

Le ranch fut par contre assez décevant, le vieil homme avait probablement toujours dû dépenser plus d'argent pour sa voiture que pour sa maison.

C'était une petite maison en bois qui était effectivement au bord de l'eau.

La journée était assez avancée et le vieil homme décida d'appeler son voisin pour savoir si un *job* était envisageable pour Antoine.

Le voisin n'était pas jeune non plus et ne tarda pas à arriver, il avait effectivement des fenêtres et des moustiquaires à poser.

Il fut entendu que Antoine pourrait commencer dès le lendemain.

Le soir tombait, le vieil homme prépara quelques œufs avec des hamburgers congelés.

Antoine avait eu une journée fatigante et attendait avec impatience de pouvoir s'isoler pour ne plus avoir à faire la conversation et de grands efforts de compréhension linguistique.

Le vieil homme n'était pas très causant et il n'avait pas encore montré à Antoine l'endroit où il pourrait dormir.

Antoine se décida donc à poser la question.

-Où vais-je dormir ce soir ?

Regard surpris du vieil homme et mouvement de menton vers une pièce à la porte ouverte qui montrait un lit défait.

-Tu veux dire dans ce lit avec toi ?

-Evidemment, avec moi, bien sûr !

-Je pense que nous nous sommes mal compris, je préfère dormir seul ! Je vais dormir sur ce petit canapé et je partirai demain.

-Si tu veux.

Le vieil homme partit se coucher visiblement très déçu pendant qu'Antoine se préparait à passer une nuit assez agitée. Il vit plusieurs fois surgir dans ses rêves un cow-boy à grand chapeau avec un couteau de cuisine à la main déterminé à lui apprendre la convivialité comme on la conçoit dans l'Oregon. Dès l'aube, Antoine était revenu sur la route principale, beaucoup plus rassuré que chez le vieux qu'il n'avait pas complètement cerné.

Il voulait mettre entre lui et le vieux assez de distance pour retrouver son calme.

Il vivait une intense déception, son image de l'Amérique et des Américains était mise à mal.

La carte postale perdait son vernis et il se voyait de moins en moins attiré par ce pays pour y passer le reste de ses jours.

Il avait été tellement déçu par ses dernières rencontres qu'il était impatient d'atteindre la frontière canadienne.

Sa traversée canadienne d'Ouest en Est fut étonnamment rapide avec l'aide des routiers aux chemises à carreaux.

Un bref séjour à Montréal conclut sa visite du pays, il réussit avec quelques difficultés à obtenir un visa pour reprendre un vol de Laker Airways entre New York et Londres.

Le retour au pays se fit très rapidement mais ne parvint pas à calmer sa soif de voyages.

Dès qu'il mit pied à Boulogne sur Mer, la bougeotte le reprit et il recommença à penser à quelle serait sa prochaine destination.

Toute opportunité serait bonne à prendre mais il savait déjà qu'il avait calmé sa soif d'Amériques.

Il repensait à cela en arpentant les trottoirs du quartier de la Nation. Il avait dans la poche une annonce parue dans France-Soir qui l'avait immédiatement attiré.

Le texte très simple l'avait subitement fait partir vers une destination qui lui était encore inconnue :

Gagnez plus de 1000 Frs par jour en vendant des tableaux en Scandinavie. Appelez Simon Bensard au 464-27-36 pour un rendez-vous en nos bureaux.

Antoine avait pris son téléphone et avait obtenu son rendez-vous en répondant seulement à quelques questions.

Il n'avait pas fait d'effort vestimentaire particulier et portait le blouson en jean matelassé qu'il avait acheté pour traverser le Canada.

Habillé de cette façon, il avait une allure assez américaine qu'il entretenait depuis son retour.

Sa seule convention à ses origines était une paire de Paraboot qui ne l'avait pas trahi pendant tout ce voyage.

Le rendez-vous était dans une petite boutique à quelques centaines de mètres de la Place de la Nation.

Antoine n'était pas un habitué de ce genre de situation, il n'avait pas encore eu à se battre beaucoup pour décrocher un *job*. Son manque d'expérience de ces moments de tension associé à son envie de décrocher le boulot le rendaient plutôt nerveux.

Pour se détendre, il fit deux fois le tour du pâté de maisons avant de faire sonner la clochette désuète du magasin où il avait rendez-vous.

C'était une boutique qui datait du siècle précédent et qui avait dû faire la fortune ou la ruine de plusieurs commerçants.

Le magasin donnait sur une arrière-boutique d'où sortit un jeune homme qui vint accueillir Antoine.

-Simon Bensard ?

-Oui, vous êtes Antoine, suivez moi !

Le mobilier était sommaire, une table dans un coin de la pièce recouverte de toiles peintes non enchâssées, deux fauteuils fatigués et un grand chevalet en composait l'essentiel.

Ils allèrent s'installer près de la table aux toiles pour faire connaissance.

Antoine était sur la défensive parce que gagner 1000 Frs par jour en 1978 était réservé à une minorité. Quelle arnaque se cachait derrière cette proposition si généreuse ?

Celui qui l'avait accueilli était légèrement plus âgé qu'Antoine et beaucoup plus à l'aise que lui.

Il détaillait Antoine et avait tout de suite remarqué la tension du jeune homme.

Pour donner toutes ses chances à Antoine, il lui fit une brève présentation de l'emploi proposé.

Il s'agissait de partir au Danemark faire partie d'une équipe de vendeurs de tableaux peints à la main sur toile.

La vente se faisait au porte à porte et le revenu était la différence entre le prix des toiles fournies par le chef d'équipe et le prix vendu aux clients.

Antoine s'intéressait depuis longtemps à la peinture et à la photographie. Il était sensible à la composition graphique et il se leva pour feuilleter quelques toiles, elles étaient toutes assez clinquantes mais avaient évidemment été réalisées par des types qui savaient manier le pinceau.

Son interlocuteur attendait patiemment le résultat de son analyse détaillée. Quand Antoine tourna le regard vers lui, il jugea que l'étude devait avoir été positive car on sentait son intérêt éveillé au plus au point.

C'était Antoine qui avait posé l'essentiel des questions depuis le début de la rencontre, le jeune boutiquier choisit ce moment pour reprendre la main.

Pour donner à cette rencontre une vraie allure d'entretien d'embauche, il enchaîna toute une série de questions types posées habituellement par un recruteur et commença à noter sur une feuille :

-Nom et prénom ?

-Age ?

-Niveau d'études ?

-Expérience professionnelle ?

-Connaissance de la vente ?

-Connaissance des langues étrangères ?

A cette question, Antoine sentit qu'il avait son banco à jouer et n'oublia pas de rappeler qu'il venait de passer trois mois en Amérique du Nord.

Il omit de préciser qu'il avait ramé comme un malheureux pendant un mois avant de commencer à comprendre ce que lui disaient ses interlocuteurs.

L'aspect linguistique intéressait au plus haut point l'embauteur, après le détour par l'anglais vint la question piège qui faillit tout faire capoter.

Quand on avait demandé à Antoine quelles étaient les langues qu'il maîtrisait, il avait bien évidemment cité l'anglais et l'espagnol. Il ne se méfia pas assez de la question suivante :

-Et l'allemand ?

-Oui, oui, aussi mais un peu moins bien.

- *Ein Bischen* ?*

*-Un petit peu ? en Allemand

Antoine était encore sur la défensive et vit un piège où il n'y en avait pas.

-Ce n'est pas de l'allemand, ça ! Tenta t'il.

Le regard étonné de son de plus en plus hypothétique employeur lui fit immédiatement comprendre qu'il avait poussé le bouchon un peu loin.

Il s'embrouilla et bredouilla qu'il n'avait pas bien compris.

Le marchand de tableau le regardait maintenant avec une perplexité visible et attendait de voir comment il allait se sortir de la situation.

Antoine comprit très vite que sa méfiance lui avait joué un tour.

Il rebondit en comprenant que son interlocuteur ne maîtrisait pas bien non plus la langue de Goethe et enchaîna en sortant une grande phrase en Allemand qui ramena la sérénité dans l'entretien.

-Das wird kein problem sein fur Mich diesen Bilder ins Danmark zu verkaufen!

Cette tirade rassura Simon, ils quittèrent le sujet brûlant des langues, la conclusion était proche quand Simon posa la question la plus importante :

- Ca vous intéresse ?

- Oui, bien sûr, le départ est prévu pour quand ?

La réponse fut assez conventionnelle :

- Dans une dizaine de jours, vous avez laissé votre numéro de téléphone, je vous appellerai.

Antoine quitta la boutique assez insatisfait de sa prestation et en se disant qu'il avait peu de chances d'entendre Simon Bensard au téléphone.

Il reprit le métro et le train complètement plongé dans ses pensées.

Cette porte entrouverte sur la Scandinavie et une façon originale de gagner sa vie donnait l'espoir à Antoine qu'il pourrait repartir très rapidement.

Il ne rentra pas directement chez lui et se rendit chez son ami Grégoire avec qui il avait déjà voyagé à plusieurs reprises.

Grégoire était également sans emploi et fut très intéressé par le récit de l'entretien d'embauche d'Antoine.

Après une heure de discussion animée, il devint évident pour les deux jeunes gens que le plan danois serait idéal pour tous les deux.

Grégoire contacta le lendemain Simon Bensard et obtint lui aussi un rendez-vous à la boutique de la Nation pour le lendemain.

Leur rencontre se déroula mieux que pour Antoine, il connaissait les grandes lignes de l'entretien et était préparé aux questions pièges.

Quinze minutes plus tard, il était sur le trottoir sans savoir plus qu'Antoine si il était engagé.

Ils attendirent chacun de leur côté un appel de Simon qui ne venait pas.

Cinq jours plus tard et toujours sans nouvelles, Antoine n'y tint plus et appela la boutique.

Simon était au bout du fil, toujours aussi accueillant.

Quand Antoine se présenta, le silence se fit. Il semblait que leur entretien n'ait pas impressionné Simon, après avoir indiqué la date de leur rencontre, Simon posa une seule question :

-Tu avais un blouson en *jean* avec un col de mouton ?

Antoine se méfiait des questions de Simon mais jugea qu'il ne risquait cette fois pas grand-chose à répondre.

-Est ce que je suis retenu ?

-Oui, c'est bon, le départ est prévu pour dimanche.

On était jeudi et il ne lui restait que peu de temps pour se préparer.

Il semblait donc que Simon n'était pas le plus professionnel des recruteurs, la moindre des choses étant de contacter les candidats quand ils ont la chance d'être engagés.

Tout enhardi par cette bonne nouvelle, Antoine posa sa seconde question :

- Vous avez également rencontré un de mes amis que je vous ai envoyé, est-il retenu lui aussi ?

- Son nom ?

- Grégoire.

- C'est bon, vous pouvez vous rendre tous les deux à la gare du Nord à 21 heures. Le train partira à 22 heures 17.

Soyez à l'heure, vous devrez acheter votre billet, je paye les trois premières nuits d'hôtel.

A dimanche !

Antoine raccrocha le téléphone avec un grand sourire et composa immédiatement le numéro de Grégoire pour être le premier à lui annoncer la bonne nouvelle.

Pas de préambule ni de formule de politesse :

-C'est bon Grégoire, on part, fait ta valise !

Ils avaient besoin d'être deux pour apprécier pleinement cette double victoire et faire face à l'angoisse de l'inconnu.

Antoine habitait chez ses parents entre ses voyages et il se demanda comment ils prendraient cette nouvelle idée d'aventure.

Il savait bien que son affaire ne faisait pas très sérieux, partir sur un coup de téléphone au Danemark pour vendre des tableaux au porte à porte sans parler la langue du pays était pour le moins farfelu.

Son père fut, comme prévu, assez surpris et lui opposa une remarque toute cartésienne :

-Tu pars vendre des tableaux à des Danois en porte à porte ?
Mais crois-tu que je laisserai entrer ici un Danois qui viendrait me vendre des peintures ?

Il sema évidemment le doute dans l'esprit d'Antoine qui ne s'était pas posé ce type de question.

Au-delà du projet de travail, Antoine était très attiré par cette nouvelle destination qu'il pourrait ajouter à la liste de ses voyages. Il avait dépassé le point de non-retour, il prendrait le train et verrait bien sur place.

Ses parents savaient bien qu'ils ne le feraient pas changer d'avis et qu'il irait voir si les Danois étaient des amateurs de peinture.

Afin de se rassurer, ils lui donnèrent séparément chacun un billet en lui demandant de garder ce don discret.

Antoine apprécia cette rentrée subite d'argent car ses finances étaient au plus juste.

Le dimanche soir, Antoine et Grégoire étaient au rendez-vous bien en avance, il n'était pas question de manquer le départ.

En attendant l'heure du rendez-vous, ils allèrent se payer un dernier demi à la française dans un des bars qui faisaient face à la gare.

En discutant, ils se rendirent rapidement compte à quel point ils savaient peu de choses sur le projet qui les avait amené là.

Ils étaient d'accord sur ce point mais être deux pour affronter l'inconnu était un atout, d'autres avaient réussi, pourquoi pas eux ?

Le temps passe vite dans un bar parisien, il était déjà temps de retrouver leur employeur.

Ils devaient le rencontrer devant le quai 17 d'où partait le train de nuit pour Copenhague.

Ils n'étaient pas les premiers, une faune variée entourait déjà Simon qui devait répondre aux nombreuses questions de ses nouvelles recrues.

Ca avait un petit air sympa de départ de colonie de vacances, les adieux des parents en moins.

Simon parut content de les voir arriver, il semblait que tous les candidats ne se soient pas présentés à la convocation d'après la liste que Simon avait en main et qu'il cochait consciencieusement à chaque nouvel arrivant, réflexion de dernière minute ?

Simon serait du voyage, il devait livrer cette fournée de nouveaux vendeurs aux chefs d'équipe qui les attendaient au Danemark.

Il était trop tard pour faire marche arrière, Antoine et Grégoire étaient à la veille d'une nouvelle aventure et ils n'auraient laissé leurs places à personne.

Ils montèrent dans les wagons et attendirent sagement l'heure du départ. Ce moment leur rappela le souvenir peu ancien de leur service militaire qu'ils avaient fait tous les deux dans l'Est de la France. Les fins de permissions les ramenaient les dimanches soirs dans la grisaille des trains de nuit et la promiscuité inconfortable des wagons de soldats remplis à craquer. Ils avaient croisé de nombreux spécimens de cette espèce dans la gare et reconnu cet air désabusé et abattu des condamnés à passer un an éloigné du cocon familial. Pris isolément, tous ces jeunes gens à l'allure stéréotypée faisaient presque pitié, mais en groupe et avec l'aide de plusieurs canettes de bière, ils pouvaient faire peur ou au mieux gâcher le moindre des voyages en chemin de fer. Par chance, ce train ne desservait aucune des garnisons du Nord de la France, ils pourraient donc espérer dormir un peu pendant le trajet.

La ponctualité du départ des trains français n'est pas une légende, à 22 heures 17 précises, le train s'ébranlait pour accomplir son voyage septentrional.

Antoine et Grégoire se calèrent dans leurs sièges pour passer la nuit le plus confortablement possible.

CHAPITRE II

Le port des marchands

KØBENHAVN, comme c'est étrange cette façon d'écrire avec des Ø barrés en diagonale, se disait Antoine en regardant le quai par la fenêtre. Le paysage était résolument différent de tout ce qu'ils avaient déjà vu.

Le quai, le mobilier de la gare, les affiches et les uniformes des employés du train danois leur montraient de façon évidente qu'ils avaient changé de lieu.

Ils étaient arrivés et ils n'avaient pas vu la nuit passer. Le compartiment surchauffé et la rythmique des roues sur les raccords des rails les avaient rapidement fait tomber dans un sommeil profond.

Ils n'étaient pas chargés avec une petite valise chacun, ils avaient plus l'allure d'émigrants en attente d'être expulsés que de touristes.

Ils n'étaient encore ni l'un ni l'autre et personne n'aurait pu reconnaître en eux des futures sangsues de la *middle class* scandinave.

La contemplation avait assez duré, il fallait s'immerger dans le pays. Courageusement, comme à la piscine, après avoir tâté du gros orteil la température, ils se laissèrent tomber dans leur nouvelle aventure en sautant hardiment sur le quai.

Le seul fil qui les reliait à leur prochain *job* était Simon et il n'était pas question de le perdre.

Ils le retrouvèrent dans la gigantesque salle d'attente où les futures vedettes de la vente avaient commencé à se regrouper.

A cette heure où la gare étaient traversée en tous sens par des flots de voyageurs qui se rendaient à leur travail, la plupart des

banquettes étaient libres, comme une volée de moineaux préparant leur exode, la bande de jeunes gens en avait pris possession en un instant.

Simon leur faisait face et recomptait son monde, il avait un œil sensible aux détails qui auraient échappé à une majorité.

Son rôle était bientôt terminé, il allait bientôt remettre ses recrues aux chefs d'équipe qui commençaient à arriver à la gare.

Dans cette partie de la salle d'attente, il y avait vingt-cinq candidats à la vente en milieu scandinave et tous présentaient un intérêt. Le recrutement fait par Simon était le résultat de plusieurs années d'expérience du candidat à la vente de tableau en porte à porte. Il avait fait partie des équipes de pionniers qui avaient débarqué plusieurs années auparavant en Suède et qui en étaient revenus les poches pleines.

Simon ne se faisait pas d'illusions, il savait déjà que plus de la moitié des présents de la salle seraient rentrés chez eux avant un mois mais cela faisait partie du jeu. Des équipes chevronnées et confirmées tournaient depuis plusieurs années sans qu'il y ait beaucoup de mouvement dans leur composition mais pour la construction d'une nouvelle équipe rien n'allait jamais seul. L'essentiel de la réussite d'une équipe tient à son chef, il saura fédérer et bâtir un esprit commun qui mettra tous les vendeurs à l'aise ou il devra constamment être à la recherche de nouvelles recrues pour remplir sa voiture et se rembourser de ses frais de fonctionnement.

Antoine ne savait encore rien de toutes ces subtilités qui faisait qu'il serait pris par l'un ou l'autre des chefs d'équipe venus faire leur marché.

En attendant de connaître leur proche destin, il s'était intégré au groupe avec Grégoire et ils observaient silencieusement les personnages qui le composaient.

Simon n'avait pas fait un recrutement sur le physique, c'était totalement hétéroclite, il n'y avait que cinq filles et la plupart étaient avec leur compagnon. Les âges variaient entre vingt et trente ans et chacun semblait avoir quelque chose à prouver.

Tous avaient compris que le moment était délicat et que la concurrence serait sévère.

Deux clans se différenciaient, les acteurs et les spectateurs.

Les acteurs avaient pris le devant de la scène et occupaient l'espace sonore en donnant tout haut leur sentiment sur tel ou tel sujet.

Il y en avait un qui faisait plus de bruit que les autres et qui commençait à se créer son petit auditoire. Il se positionnait en artiste musical, il avait en main des baguettes de batteur et s'était construit une batterie improvisée avec les valises de ses voisins. Et tac et tac, tac et tac et tac et toc, retac tac tac toc, tic to et tac tic...

Faute de mieux, tout le monde laissait faire et écoutait ses discussions de spécialiste avec un autre batteur amateur qui l'avait rejoint pour confronter ses vues sur la musique rythmique. Ils passaient en revue toutes les marques de matériel et avaient des avis lapidaires sur les caisses claires qui ne tenaient pas la route. Ce jour là, Antoine prit conscience de la misère musicale dans laquelle il vivait, il ne connaissait aucun des musiciens ni des groupes que les deux acharnés citaient et n'aurait pas pu donner le moindre avis sur le sujet.

Il s'était bien un peu intéressé au sujet pendant son année de service militaire mais il n'avait pas élargi ses connaissances au delà de quelques grands groupes de rock américain fameux dans les années cinquante. Les choses avaient changé et il comprit rapidement que d'autres groupes que les Beatles et les Rolling Stones faisaient parler d'eux désormais.

Sans raison bien établie, les deux batteurs s'étaient lancés dans une compétition qui portait sur leurs connaissances réciproques de la musique américaine.

Le premier batteur était un type rondouillard, il portait un anorak rouge vif qui attirait le regard. Son collègue et opposant était noir et arborait une coiffure afro généreuse. Il avait pour lui une aisance naturelle qui sautait aux yeux. Ces deux là avaient l'habitude du spectacle et ils étaient en représentation, l'auditoire était restreint mais il leur permettait de s'évaluer et de montrer à Simon à qui il avait affaire.

L'anorak rouge avait une grande gueule et il profitait de sa position centrale dans le groupe pour conforter sa position, il ponctuait chacune de ses interventions de tac tac et tac avec ses baguettes pour réduire la crédibilité du musicien afro. Le noir n'était pas grand et restait debout devant l'autre, cela aurait pu sembler comme une position moins avantageuse, mais en fait il avait compris depuis longtemps qu'il vaut mieux faire face à son auditoire pour le convaincre. Il était expressif et savait jouer de la mobilité de ses joues comme peu sont capables de le faire.

Il réussit en peu de temps à mettre à ramener l'anorak rouge à son rang de petit batteur de groupe minable en affirmant jouer régulièrement pour deux grands groupes de jazz dans des festivals de renom. Les tacs tac se firent plus discrets pour finalement s'éteindre dans l'indifférence générale.

Entre temps, deux chefs d'équipe s'étaient pointés et étaient repartis avec leur lot de cinq futurs vendeurs.

Antoine et Grégoire revivaient une version moderne du marché aux esclaves. On était retenu sur des critères inconnus, certains vendeurs étaient réservés, des commandes spéciales en somme.

Une vraie loterie, qui saura dire que ce type en imperméable avec un bonnet sera meilleur vendeur que cette fille aux formes généreuses et au grand sourire.

C'est vrai, la fille n'est pas resté longtemps assise sur sa banquette mais était ce vraiment parce qu'elle allait ramener un meilleur chiffre d'affaires que l'imperméable ?

Le chef d'équipe qui évolue dans un milieu nordique reste un homme et un changement de menu après plusieurs mois de *smørrebrød* (pain beurré garni) peut influencer son choix.

Le groupe se réduisait et Antoine et Grégoire commençaient à se demander à qui Simon les avait destinés.

Un grand type dégingandé et barbu vêtu d'une veste en daim entra dans la salle et se dirigea directement sur Simon, ils se connaissaient visiblement et avaient un certain plaisir à se retrouver.

Il n'était pas facile d'entendre ce qu'ils se disaient mais Antoine parvint à cueillir quelques bribes de phrases quand il vit le regard de Simon s'orienter vers eux : les deux... col...mouton... Paris... anglais... ensemble... routards...

Une sorte de description télégraphique de leur couple, ils avaient déjà dit à Simon qu'ils préféreraient rester ensemble dans la même équipe. L'affaire fût vite entendue, le grand type mis les deux copains de côté sans poser d'autres questions et leur dit qu'ils pouvaient venir avec lui.

Ils saluèrent Simon et sans dire au revoir aux autres suivirent ce grand type à l'extérieur de la gare.

Il avait garé sa 304 break blanche en double file, signe qu'il n'avait pas prévu de s'éterniser pour faire son choix.

A la place du passager avant était assis un autre barbu qui les regardait venir d'un air suspicieux.

Ils s'installèrent à l'arrière après avoir mis leurs valises dans le coffre donc le plancher était déjà occupé par plusieurs cartons à dessins.

Les présentations se firent en roulant, le grand type barbu qui les avait choisis s'appelait Baudouin. Baudouin comment ?

Trop tôt pour apprendre que ce type était un authentique marquis avec un nom à rallonges datant des croisades. Son voisin s'appelait Lucas et ils faisaient équipe ensemble depuis un an.

Il était déjà dix heures et le trafic commençait à devenir intense dans le centre ville. Antoine et Grégoire découvrirent ensemble la capitale danoise. La première chose qu'ils virent fût Tivoli, le petit parc d'attraction désuet qui est placé en plein centre de la ville. Ils enchaînèrent plusieurs artères pour se retrouver assez rapidement devant un petit hôtel à la façade toute blanche situé dans une rue assez calme et au nom bien local, Pustervig. Baudouin leur expliqua qu'ils avaient quelques heures devant eux avant qu'il revienne leur expliquer en quoi allait consister leur travail.

Il ne s'attarda pas et les laissa avec Lucas à l'hôtel. L'établissement était petit et ressemblait plutôt à une auberge de jeunesse. Cet hôtel n'était qu'une étape dans leur programme, il était prévu qu'ils s'installent à trois dans un hôtel très proche du centre quelques jours plus tard. Comme Lucas n'était pas du genre très bavard, les deux copains choisirent de ne pas rester avec lui et de partir sur le champ à la découverte de la ville.

Pendant les deux heures d'attente dans le hall de la gare, Antoine avait pris le temps de s'attarder au guichet de l'Office de tourisme et y avait pris plusieurs dépliants.

Il avait un plan de la ville et toute une liste des lieux importants à voir dans « le port des marchands », traduction littérale de Copenhague comme l'expliquait le guide.

Cette capitale semblait effectivement très riche en ressources culturelles et architecturales, mais chose étrange, le premier

lieu que les deux Français choisirent ensemble de visiter fût la brasserie Carlsberg.

Le fait que la brochure mentionne que des dégustations faisaient partie de la visite ne fut pas étranger à leur décision.

Cette brasserie fait tellement partie du paysage et de la vie des Danois qu'elle est encore dans la ville de Copenhague.

Le plan en main et le nez en l'air, ils traversèrent la ville pour ce premier contact avec la culture danoise.

Copenhague, à cette époque, était une ville plaisante pour le piéton, beaucoup moins de voitures qu'à Paris et des conducteurs beaucoup plus respectueux du code de la route.

Les deux garçons s'amusaient du regard consterné des Danois quand ils traversaient les rues au rouge. La ville leur plaisait et ils se sentaient vraiment loin de chez eux, exactement ce qu'ils recherchaient.

Pour rendre la chose plus agréable encore, les rues étaient remplies de ces beautés blondes aux longs cheveux d'or et à la démarche nonchalante.

Les deux amis auraient pu se laisser distraire si l'occasion s'était présentée mais ils avaient un programme et ils s'y tenaient.

Quand ils arrivèrent devant la brasserie, ils surent immédiatement qu'ils avaient fait le bon choix. La maison avait l'air sérieuse avec ce grand porche encadré par deux éléphants en granit qui soutenaient le premier étage.

Des visites étaient destinées au public dès deux heures de l'après-midi, il suffisait de s'inscrire en indiquant sa nationalité.

L'heure était à la détente car ils ne savaient vraiment pas comment allait se passer leur fin de journée. Ce grand Baudouin avait l'air sympa mais il restait tellement d'inconnues dans cette histoire qu'ils pouvaient avoir des raisons de se faire quelques soucis. Cette visite était l'occasion

idéale de commencer à connaître le pays sans se prendre trop la tête. Comment peut-on être si naïf quand on a vingt ans ?

Le guide qui conduisait la visite était extrêmement sérieux, il leur expliqua que la bière était un liquide capricieux très compliqué à réaliser et que Carlsberg se mettait en quatre pour trouver de nouvelles solutions pour satisfaire la soif toujours grandissante de ses clients. Il était intarissable sur l'histoire et les origines de la brasserie et il expliqua la présence des quatre éléphants de granit qui soutenaient la tour à l'entrée de l'établissement.

Mr Carlsberg se serait inspiré de l'église Saint Sauveur de Copenhague où sont conservés les restes de deux éléphants blancs depuis 300 ans. Il fit donc élever cette tour majestueuse, symbole de puissance et de longévité et donna à chaque éléphant le nom de l'un de ses quatre enfants. La visite de la brasserie commença tout de suite après ce rappel historique. Le groupe dont ils faisaient partie n'était pas très grand mais cosmopolite, Antoine et Grégoire s'étaient tout de suite fait remarquer en faisant semblant de jeter des choses dans les grands chaudrons laissés ouverts pour montrer aux visiteurs la maturation du houblon. A partir de cet instant, le guide qui prenait son rôle très au sérieux ne les quitta pas des yeux. Dans cette maison centenaire, il n'est pas de bon ton de plaisanter avec la bière.

La visite était un peu longue à leur goût, toutes ces citernes chromées et ces grandes salles carrelées leur semblaient bien ennuyeuses. Puis arriva le moment tant attendu, la fin de la visite et la dégustation des produits de la maison. Cela se déroulait dans une grande pièce austère aux murs couverts de boiseries. Sur une grande table qui aurait pu accueillir une vingtaine de personnes, un petit bouquet des drapeaux nationaux représentant les pays de chacun des visiteurs avait

été installé ainsi qu'un échantillonnage représentatif de tout ce que fabriquait cette fameuse compagnie danoise.

Comme personne ne se décidait, Grégoire se saisit d'une canette de bière et la décapsula pour donner le signal de la fin de la soif.

Les autres visiteurs, plus réservés ou plus concernés par l'image qu'ils allaient donner d'eux même et de leur pays, prirent du bout des doigts des jus de fruits ou des boissons gazeuses. Antoine et Grégoire avaient bien senti qu'ils ne pourraient pas s'éterniser et qu'il fallait viser juste.

Ils laissèrent les autres visiteurs s'amuser avec les boissons d'enfants et ne s'intéressèrent qu'aux bouteilles avec un taux d'alcool qui s'approchait des dix degrés.

Ils eurent le temps de descendre trois Eléphants à 7° chacun avant qu'ils ne soient gentiment mais fermement poussés vers la sortie.

Le retour vers l'hôtel se fit gaiement et dangereusement tant ils avaient de difficultés à rester sur le trottoir.

Ils n'étaient pas vraiment habitués à ces boissons fortes et l'effet ne s'était pas fait attendre. Ils eurent beaucoup plus de difficultés à retrouver l'hôtel qu'ils n'en avaient eu à localiser la brasserie tant le plan qu'ils avaient en main semblait s'être brouillé en quelques heures. A quatre heures, ils étaient pourtant dans leur chambre presque prêts pour leur rendez-vous avec Baudouin prévu pour cinq heures.

Après une bonne douche, les murs dansaient encore mais ils pouvaient faire illusion. Il est toujours déconseillé d'arriver bourré à son premier jour de travail, à moins d'être embauché par un ivrogne notoire, ce que ne semblait pas être le cas de leur nouveau chef.

A cinq heures Baudouin était là et leur demanda comment s'était passée cette première journée. Ils ne cherchèrent pas à raconter d'histoire et expliquèrent l'embuscade que leur avait

tendue l'amicale des brasseurs danois et dans laquelle ils étaient tombés. Baudouin les mis tout de suite à l'aise en leur disant qu'après une bonne promenade dans la fraîcheur du soir, ils ne sentiraient bientôt plus rien.

Ce type était vraiment sympa et il leur expliqua le fonctionnement de la vente.

Aucun salaire, aucun fixe, le système était d'une simplicité enfantine. Ils allaient être lâchés sur un territoire de vente, seuls avec un carton de tableaux non encadrés de trois tailles différentes. Dans ce carton à dessin, il y avait cinq petites toiles, cinq moyennes et cinq grandes de format panoramique.

La plupart de ces toiles étaient réalisés au couteau de peintre et avaient beaucoup de relief.

Le prix de vente était laissé au libre choix du vendeur, il devait simplement ne pas être inférieur au prix d'achat.

Les tableaux étaient avancés aux vendeurs, ils n'avaient à les régler qu'une fois la vente réalisée.

Avant de partir pour la zone de vente, Baudouin leur montra l'astuce essentielle sur laquelle était basée le système.

Dans le carton qu'il lui donna, Antoine eut la surprise de voir au bas de chaque toile son prénom.

Il était supposé être l'artiste qui avait réalisé ces toiles et cela expliquait les paysages de Paris et les vues de montagnes qui étaient sensées représenter les Alpes.

Simon n'était pas allé aussi loin dans l'explication de la méthode de vente mais cela ne semblait pas stupide et l'escroquerie semblait bien légère et assez plausible.

Grégoire ne parut pas plus surpris par la méthode mais semblait plus inquiet dans ses capacités à convaincre des Danois inconnus à échanger des beaux billets de cent *krøne* contre ces croûtes.

Lucas toujours aussi peu bavard profita de ce moment pour mettre en avant son expérience et dire qu'il en avait vendu

trente la semaine précédente. Cela ne disait pas combien il s'était mis dans la poche mais prouvait que la marchandise plaisait à une certaine clientèle.

Il était prévu que Baudouin fasse quelques portes avec chacun d'eux pour leur montrer les grandes lignes du système.

Le temps avançait, il allait bientôt falloir partir, l'idéal étant de taper à la première porte vers sept heures quand toute la famille était à la maison.

La nuit était tombée depuis déjà une heure quand ils montèrent dans la voiture vers une destination inconnue.

CHAPITRE III

Période d'essai

La vente de tableau ne se fait pas en ville essentiellement pour des raisons de discrétion.

Probablement aussi que le banlieusard scandinave est moins blasé que le citadin.

Tout cela n'était qu'une hypothèse qui trottait dans la tête d'Antoine pendant qu'il regardait au dehors le paysage nocturne défiler.

Il se demandait vraiment où allait les déposer Baudouin mais n'osait pas faire part de ses inquiétudes à Grégoire.

Pour ce bal des débutants, Baudouin n'avait pas prévu d'aller bien loin, il avait choisi d'aller dans une petite cité dortoir à une trentaine de kilomètres du centre qui s'appelait Greve.

Ce genre d'endroit était caractéristique du territoire de vente classique.

On y arrivait généralement par une route principale et il fallait rentrer dans le lotissement pour vraiment voir les maisons.

Le public visé était le petit bourgeois ou l'employé aisé qui était en accession à la propriété après avoir pris un prêt sur vingt-cinq ans.

Ces gens-la vivent dans des parcs où ils se regroupent et habitent des maisons tellement semblables les unes des autres qu'il est déconseillé de rentrer éméché se coucher quitte à se retrouver par inadvertance dans le lit de sa voisine.

Voisine qui elle aussi risque de ne se rendre compte de rien si elle a tapé dans le stock de *Guld Tubørg* du mari.

Antoine se plaisait à imaginer cette situation vaudevillesque tout en sentant arriver avec une certaine angoisse l'imminence de son premier contact avec ses futurs clients.

Baudouin avait sélectionné son territoire de vente et il faisait un repérage en roulant au ralenti dans le lotissement.

Toutes les maisons étaient de plain-pied avec des toits en pente douce et un petit jardin garni d'une rocaille pour les séparer de la rue.

Il n'y avait pas de volets aux fenêtres mais les rideaux tirés laissaient passer une douce lueur qui contrastait avec la fraîcheur du soir.

Lucas fut le premier à descendre de la voiture, il le fit avec l'assurance du routier habitué à placer du tableau quel que soit la clientèle.

Il tenait aussi à montrer aux nouveaux à qui ils avaient affaire. Ils étaient maintenant trois dans la voiture et le silence s'était installé, Baudouin qui avait senti la tension des passagers arrière avait mis une cassette de Santana pour dédramatiser le moment.

Il n'était pas question de débarquer à plusieurs chez un Danois.

Baudouin demanda :

-Qui se sent prêt à essayer tout seul ? Je le rejoindrai dans une heure.

Silence à l'arrière. Antoine et Grégoire se regardaient et ni l'un ni l'autre ne parvenait à se décider.

Baudouin reprit les choses en main :

-Eh les gars, on va pas à l'abattoir, vous verrez, c'est simple comme tout, la preuve, j'y arrive moi-même ! suivi d'un grand rire.

Antoine sentit que Grégoire était encore hésitant, il se décida à sortir de la voiture sans rien dire et se dirigea vers le coffre pour y prendre son carton.

Baudouin était aussi descendu de voiture et avait rejoint Antoine pour lui donner ses dernières recommandations et lui indiquer l'emplacement de la reprise.

Et la voiture s'éloigna lentement dans le soir, laissant Antoine seul au milieu de la route déserte avec comme seule raison d'être là son grand carton à dessin sous le bras.

On y était, il fallait se donner un grand coup de pied au cul et pousser la première sonnette.

Son premier futur client, enfin, il espérait pouvoir bientôt le classer dans cette catégorie, s'appelait Larlsen. Chose étrange depuis plusieurs minutes, il entendait son cœur battre comme s'il était externe à son corps et il avait des bourdonnements d'oreille. Ce devait sûrement être le fameux effet Larsen...

Il fallait se reprendre en main, souffler un bon coup et se tenir prêt à sortir sa phrase de présentation.

A ce moment lui revint en mémoire ce que lui avait dit son père quand il lui avait annoncé son projet de vente au Danemark :

-Tu crois que je vais ouvrir à un Danois qui vient me vendre des trucs dont je n'ai pas besoin ?

C'était l'heure de vérité, l'un des deux avait raison et on allait savoir qui dans quelques instants.

Le coup de sonnette fut bref, presque timide comme si il faisait surtout attention à ne pas déranger.

Les trente secondes qu'Antoine dut patienter avant qu'un triangle de lumière n'inonde la rue lui parurent une éternité.

Un grand type blond apparut dans la lumière de la porte entrebâillée et mis quelques instants à réaliser qu'Antoine ne faisait pas partie de ses relations.

La présentation d'Antoine fut lamentable, son anglais hésitant ne fut pas compris et il n'eut pas le temps d'insister avant que la porte ne se refermât sur une deuxième tentative.

Il ne se découragea pas et se dirigea immédiatement chez le voisin des Larsen.

Ses trois coups de sonnettes résonnèrent dans le vide et il resta quelques instants devant la porte close avant de faire sa troisième tentative.

Il n'était pas découragé car il avait imaginé que sa première sortie ne serait pas facile. Il s'était fixé un but, vendre plus de toile que Lucas pour lui faire quitter cet air arrogant et suffisant qu'il avait face aux nouveaux.

Plus facile à imaginer qu'à faire, surtout que ce type devait connaître des ficelles qu'il avait gardées pour lui.

La troisième porte ressemblait à s'y méprendre à la première, il eut même un doute et vérifia sur la plaque de la sonnette si il n'avait pas fait un retour en arrière.

Il sonnait chez la famille Ølsen, il était plus concentré désormais, son rythme cardiaque s'était stabilisé et il n'avait plus de bourdonnements d'oreille.

Le père Ølsen vint lui ouvrir et écouta avec attention la première question d'Antoine :

-Do you speak english ?

Assez banal comme entrée en matière et un peu risqué, le prospect risquant de se demander si il n'a pas affaire à un sondage sur les connaissances linguistiques des Danois.

Dans le cas d'une réponse affirmative, le problème restait entier car Antoine avait encore un vocabulaire assez limité.

Il eut le temps, cette fois-ci, de faire la présentation qu'il avait préparée en se la répétant en marchant entre les maisons :

-Je suis un artiste peintre français, je voyage en Scandinavie et j'ai quelques unes de mes peintures à vous montrer, vous êtes intéressé par l'art ? Ne pas attendre la réponse et enchaîner :

-Je peux entrer pour vous les montrer ?

Au moindre signe de recul de l'interlocuteur, prendre ce mouvement pour un acquiescement et entrer dans la maison.

Ølsen était un bon gars, il lui avait ouvert sa porte et il se retrouvait pour la première fois dans une maison danoise.

Les joues bien rougies par le froid du dehors et un peu décontenancé par cette nouvelle situation, il prit position au milieu du salon et salua la maîtresse de maison qui sortait de la cuisine.

- Bonjour, Madame, je viens vous montrer quelques unes de mes peintures.

Pendant qu'il ouvrait les cordons de son carton, Mr et Mme Ølsen commentait la situation en danois, langage auquel Antoine ne comprenait évidemment rien.

Il découvrait en même temps qu'eux les tableaux qu'il était supposé avoir lui-même réalisé.

Ses commentaires étaient on ne peut plus classiques et sibyllins.

Il commença par les petits formats qui représentaient soit des vues de Paris, des paysages de bord de mer ou des scènes de plan d'eau surplombés par des montagnes.

La technique et la réalisation de ces peintures n'étaient pas critiquables. Il y avait plus à dire sur le style et le goût du public qui était visé.

Antoine était un peu consterné par le choix que lui avait mis Baudouin dans le carton.

C'était une caricature des croûtes dans le plus pur style pompier que l'on ait pu imaginer.

Il fallait rester impassible et ne pas montrer sa déception devant l'éventail de couleurs criardes et les montagnes roses acidulées.

Par contre Mr et Mme Ølsen ne partageaient pas les mêmes goûts artistiques qu'Antoine et ils prenaient plaisir à voir défiler les toiles.

Cela le rassura et il commença à se dire que les types qui avaient barbouillé ces tableaux savaient ce qu'ils faisaient.

Un quart d'heure plus tard, une dizaine de toiles étaient étalées sur la moquette et on sentait briller dans le regard de ses premiers futurs clients l'admiration pour son travail.

Antoine commençait à se pénétrer de son rôle d'artiste parisien, il se lançait à donner quelques détails complémentaires sur la technique employée, sur l'endroit, sur la saison et répondait sans hésiter à toutes les questions.

Mais il ne fallait pas oublier qu'il était là pour faire du commerce et que montrer des belles images, c'est bien mais ça ne nourrit pas son homme.

Antoine avait déjà réfléchi au marchandage qui ne manquerait pas de survenir. Il annonçait des tarifs en moyenne trois fois supérieurs aux prix des tableaux qu'il devrait reverser à Baudouin.

Les petits étaient à 200 *Krøne*, les moyens à 400 et les grands à 600. Cela lui laissait une marge de manœuvre confortable en cas de discussion.

Pour le moment, il buvait du petit lait, Mme Ølsen qui était décidément une femme charmante lui avait offert un verre de *gløg*, boisson chaude à base de vin rouge aromatisé à la cannelle et aux amandes et avait pris en main un grand paysage de montagne au crépuscule. Antoine était hésitant, il ne se rappelait plus bien si il l'avait peint au lever ou au coucher du soleil, étrange comme l'on peut rentrer vite dans la peau d'un personnage...

Elle s'attarda plus longtemps en le présentant au dessus du buffet et après le regard approbateur de son mari, le rangea de coté sur la table du salon.

Antoine ne referma pas le carton pour autant et continua sa présentation, le *gløg* et les relents de la bière Elephant lui donnaient cette assurance dont il avait besoin.

Les Ølsen avaient aussi leur verre de vin chaud en main et ils ne se lassaient pas de feuilleter les œuvres de ce fameux Antoine qui dessinait si bien.

Un autre petit format d'une rue de Paris rejoignit le grand paysage de montagne et ils tombèrent ensuite d'accord sur une petite vue de Venise qui laissait Antoine songeur sur sa présence dans son carton. Le total fut vite fait : 1000 *Krøne*.

Antoine tout à la joie de réussir sa première vente leur consentit royalement une remise de 100 *Krøne*.

Antoine se demandait où ils allaient trouver tout cet argent, mais les Ølsen avaient de la ressource. Le mari s'éclipsa quelques instants et il revint avec une liasse de billets de 100 en mains. Antoine empocha sa première vente avec force remerciements, il était si content qu'il les aurait embrassés si il ne s'était pas retenu.

Il retrouva le froid du dehors pour tomber sur Baudouin qui patrouillait dans la rue. Il se jeta dans la voiture encore vide pour partager avec quelqu'un le plaisir de son succès.

Baudouin le félicita chaleureusement et lui demanda si il voulait être accompagné dans ses prochaines visites.

Antoine avait une telle confiance en lui qu'il déclina et ressortit aussitôt de la voiture pour tenter encore sa chance.

Il lui restait encore une heure pour faire tomber la monnaie et revenir avec le carton le plus plat possible.

En une heure, il eut le temps de faire cinq maisons et de vendre deux moyens et un petit pour 800 *Krøne*.

En attendant Baudouin, il palpait les billets qui lui gonflaient la poche.

Le compte était vite fait, en déduisant ce qu'il devait payer à Baudouin, il lui restait 900 *Krøne*.

Il ne s'était jamais fait autant d'argent en si peu de temps, il avait hâte de savoir ce que Grégoire et Lucas avaient vendu.

Il n'eut pas longtemps à attendre, la petite voiture blanche avec ses trois occupants se dirigeait vers lui. Il s'était mis sous un lampadaire pour être visible et était impatient de rentrer. La journée avait été longue et fatigante, il n'avait pas mangé et sentait encore les effets conjugués des Eléphants et du *gløg*.

Il jeta son carton dans le coffre et rejoignit Grégoire à l'arrière de la voiture. L'ambiance dans la voiture était mitigée, tout le monde savait qu'il avait déjà vendu trois tableaux et attendait qu'il annonce son score. Lucas espérait secrètement qu'il n'en ait pas vendu d'autres, n'en ayant lui-même vendu que trois. Il ne fit pas de commentaires quand il entendit son score.

La joie d'Antoine était modérée par la tête que faisait Grégoire, il n'eut pas besoin de lui demander comment cela avait marché. Grégoire lui expliqua qu'il n'en avait vendu qu'un et encore en doublon avec Baudouin. Il ne s'était mis dans la poche que 100 *Krøne*.

Le retour sur Copenhague se fit en vitesse comme pour mieux profiter des dernières heures de la journée. Le trafic est quasi nul à neuf heures du soir dans la banlieue et la campagne danoise.

Ils payèrent Baudouin dans la voiture avant qu'il ne les dépose à leur hôtel. Il avait une amie dans le centre de Copenhague et il habitait chez elle. Lucas préféra rester à l'hôtel.

Antoine qui se sentait au mieux de sa forme avait faim et il aurait mangé un bœuf. Il invita Grégoire à le suivre dans une pizzeria qu'ils avaient remarqué dans leur balade de l'après-midi.

A cette heure-ci, le restaurant était plein et ils eurent du mal à trouver une table vide. Grégoire n'avait pas encore récupéré de son échec, il sentait que ce serait difficile, peut-être trop pour lui...

C'était leur première découverte du commerce, pas celui des magasins où tout est clair et bien défini avec le vendeur d'un

côté du comptoir et l'acheteur qui vient échanger ses billets contre l'objet de ses besoins. Ils avaient redécouvert le commerce originel, quand l'acheteur ne sait pas qu'il va rencontrer le vendeur, qu'il n'a jamais imaginé qu'il allait se séparer de ses billets et que le vendeur surgit d'on ne sait où va entamer une danse ensorcelante autour de lui pour un à un tuer tout ses NON et finalement repartir avec son argent.

Cela doit exister depuis que l'homme a en main quelque chose qui peut être échangé, un jeu de la séduction dont ne seront capables que certains, ceux-là même qui auront su lire assez vite chez l'autre sur quel ton il fallait jouer cette petite musique. Antoine expliquait avec passion comment chez les Ølsen, il avait eu le sentiment qu'il les prenait par la main et qu'il les orientait dans leur choix. A tout moment, il leur avait laissé croire qu'ils étaient maîtres de leur choix mais Antoine avait su repérer cette envie d'acheter commune dans le couple et il s'était engouffré dans cette brèche.

Rien de tel ne s'était passé pour Grégoire, il avait dû sonner plus de dix fois avant de pouvoir entrer et présenter les tableaux de son carton. Même Baudouin, avec son aisance et son expérience avait eu du mal. La vente du tableau s'était faite à l'arraché, comme un accouchement aux forceps, le couple ne comprenait pas l'anglais et tout l'échange s'était fait en inscrivant des prix sur une feuille de papier.

Antoine avait déjà une théorie sur l'arnaque qu'ils avaient pratiquée pour la première fois ce soir. Tout reposait sur la personnalisation de la démarche, on se présentait comme l'artiste auteur des tableaux. Se présenter à deux à la porte n'était pas une idée excellente, un des deux était le peintre, et l'autre ?

Baudouin s'annonçait comme un ami du peintre qui vivait au Danemark. En y réfléchissant, Antoine se félicitait d'avoir

tourné seul, tout accompagnateur lui aurait causé plus de tort que d'appui.

Ce soir, il rayonnait mais il fallait que Grégoire ressente lui aussi cette hyper-sensibilité qui rend le vendeur conscient de tous ces petits détails qu'il va falloir utiliser pour pousser à l'acte d'achat.

Grégoire avait encore ce fond d'honnêteté qui lui rendait difficile de qualifier des tableaux à l'acrylique faits à la chaîne à Taiwan comme des œuvres uniques faits à l'huile par un artiste parisien.

Antoine trouvait son copain parfois désespérant, une semaine plus tôt, ils n'avaient pratiquement plus un sou en poche et aucun espoir de boulot sympa. Ce soir, ils mangeaient comme quatre dans un restau en plein centre de Copenhague après avoir seulement travaillé trois heures.

- Atterri, Grégoire, tu t'es loupé sur cette sortie, tu étais fatigué, demain ça ira beaucoup mieux !

- Tu sais, Antoine, j'étais vraiment mal ce soir, c'était comme si je m'entendais parler avec une autre voix, je crois que je ne suis pas fait pour ce *job*.

- Eh bien moi, je pense le contraire, je suis sûr que tu vas y arriver, tu as vu les autres guignols à la gare ? Tu te crois moins capable qu'eux ? J'aimerais bien les voir ce soir, les malins, et l'autre avec ses baguettes, tu crois qu'il a fait mieux que toi ?

- J'en sais rien, Antoine...

- Et le Lucas, tu l'as vu, le type sûr de lui, j'en ai vendu deux fois plus que lui et ça fait un an qu'il fait le boulot, arrête de te prendre le chou, ce soir, on oublie tout ça et on s'amuse, ça te dirait une petit Elephant ?

- T'a raison, ça fait bien oublier, leur spécialité locale, *Vamos, amigo* !

Antoine retrouvait son copain tel qu'il l'appréciait, il paya la note et ils sortirent se perdre dans la nuit de Copenhague...